

Je puis bien entreprendre auprès de personnages influents des démarches pressantes, en vue de retenir sur la pente ruineuse où il glisse, de retirer de l'abîme où il est déjà tombé, celui que j'aime; mais il vient un moment où ces démarches mêmes, à force d'être répétées, demeurent sans effet, risquent de se retourner contre mes désirs, et je comprends que désormais le meilleur est de m'abstenir.

Je puis bien m'asseoir au chevet d'un malade, lui prodiguer mes soins, l'assister pendant les longues heures silencieuses de la nuit; mais, à moins de compromettre ma santé, dont j'ai besoin et qu'il est de mon devoir de soutenir, je me vois bientôt obligé de faire trêve à mon dévouement.

Des limites, de douloureuses limites de tous côtés dans le don de soi pécuniaire et matériel. Des limites aussi, faut-il le dire? même dans le don moral, dans la compassion intérieure et la pitié. Oui, comme tout ce qui est en nous et de nous, notre compassion s'use. Le spectacle prolongé d'une douleur physique, la continuité de confidences d'une souffrance de l'esprit ou du cœur, finit non point peut-être par nous laisser indifférents, mais par amoindrir singulièrement notre émotion et notre puissance de compatir. Le malheureux qui comptait sur nous, au moins pour cette assistance d'ordre plus élevé, s'en aperçoit. Quelque chose en nous fléchit et décline de ce qu'il était accoutumé d'obtenir. Nos visites ne

sont plus assidues; notre langage, nos regards, nos serremments de main, se refroidissent. Il devine, il voit jusqu'à l'évidence qu'une lassitude humiliante et menaçante tout ensemble commence de se produire. Sa peine en est accrue: car c'est souffrir deux fois que de sentir qu'on est à charge en souffrant.

Ajoutons à cette analyse de l'impuissance humaine, en face des appels de l'amitié, un dernier trait. L'expérience quotidienne prouve qu'il y a lieu de le marquer et d'en tenir compte. Je ne demande pas mieux, en temps ordinaire et dans la mesure de mes facultés, que de me montrer secourable envers l'ami qui, du milieu de sa détresse, se tourne vers moi. Mais si dans le moment où il réclame mon assistance, surtout mon assistance intime, ma pitié, mes encouragements, mes conseils, moi-même je suis aux prises avec quelque épreuve qui m'accable, comment m'y prendrai-je pour lui donner ce qu'il attend? Il pleure sur des deuils affligeants, je pleure moi-même sous les ravages de la mort dans ma maison. Il est inquiet de son avenir tout d'un coup menacé par telle ou telle catastrophe financière: je le suis, pour mon compte, et par des motifs semblables qu'il ignore. Il a des troubles de conscience, j'en suis obsédé. Il subit une crise poignante dans la sécurité jusque-là pleine et entière de ses croyances: je suis moi-même en butte à des tourments que rien ne faisait craindre et que je cache à tous les regards. Autant de

circonstances — et combien d'autres il serait facile d'énumérer ! — où l'ami qui s'est promis de trouver en moi un refuge et un appui bien-faisant, se sent forcément éconduit et n'emporte, au lieu du soulagement attendu, qu'un surcroît de peine par un surcroît de déception.

Jésus-Christ a dit : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez tous, *omnes*; je vous réconforterai, *reficiam vos*, une des paroles les plus divinement audacieuses de l'Évangile, et dont la provenance, par là même, ne se discute pas.

Supposons, messieurs et vénérés confrères, qu'un chef d'État, le président de notre République, si vous voulez, un beau jour, dans un beau mouvement de générosité, s'avise de tenir ce langage. Supposons que, s'adressant aux Français malheureux, besogneux, infirmes de corps, affligés de peines morales, il leur dise : Venez tous à l'Élysée, *venite, omnes*, je vous accueillerai, je vous écouterai, je m'initierai à vos misères, j'en allègerai pour vous le fardeau, *ego reficiam vos*. D'un bout à l'autre du pays on répondrait à une initiative et à un manifeste de ce genre par un sourire d'incrédulité à laquelle se mêlerait sans doute un peu d'irritation. L'énormité de la promesse passerait pour une forfanterie doublée d'ironie. On ne se gênerait pas, en fait de reconnaissance, pour parler de Charenton.

Voilà Jésus qui laisse tomber de ses lèvres

ces quatre ou cinq mots. Personne ne rit ni ne s'irrite autour de lui. On le croit, sur l'expérience faite de sa puissance égale à sa bonté. Et depuis deux mille ans qu'il a parlé, on ne rit pas davantage, on ne s'irrite pas davantage. Des milliers et des milliers d'êtres sont venus au mystérieux bienfaiteur, des milliers viennent encore et continueront de venir jusqu'à la fin des temps.

Est-ce donc que le Christ accorde toujours, ou même accorde fréquemment à qui se réfugie vers lui, le soulagement attendu et sollicité dans les conditions mêmes et sous la forme où il est sollicité et attendu ? Est-ce donc qu'il continue, à travers le monde, de guérir les malades, de rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux paralytiques, et de ressusciter les morts ? Ah ! si de pareilles faveurs étaient obtenues, authentiquement obtenues ; si quelque part sur la terre, au pied de quelque crucifix, au seuil de quelque tabernacle, de tels prodiges s'accomplissaient, de gré ou de force, l'humanité tout entière finirait par tomber à genoux et par croire. Et la foi ne doit pas revêtir ce caractère de contrainte et de nécessité. Le *reficiam vos* de l'Évangile, dans la succession des âges, vise incomparablement moins les bienfaits d'ordre matériel que les bienfaits d'ordre surnaturel et intime. Vous êtes accablés du poids de vos péchés, — ce qui est une douleur pire que toutes les autres ; — venez, je

vous rendrai la paix en vous assurant le pardon. Vous souffrez d'une peine quelle qu'elle soit, morale ou physique; venez, sans la faire disparaître par une intervention miraculeuse, je vous donnerai l'énergie sainte et le courage de la supporter généreusement. Je ne réalise pas ma grande promesse en supprimant l'épreuve, mais en communiquant la lumière et les forces qui rendent capable de s'y soumettre sans lassitude et sans murmure.

Notre opinion de croyants, de chrétiens, de prêtres, est faite sur ce point. Nous savons à quoi nous en tenir sur le genre d'assistance que notre maître et notre ami nous propose. C'est surtout d'un réconfort moral qu'il a entendu parler et que, dans l'intimité de ses appels, il nous parle chaque jour.

Même ramenée à cette interprétation, quelle assurance, messieurs et vénérés confrères!

Être certains que le bon Samaritain du tabernacle est en mesure de verser toujours, toujours, sur nos blessures d'âme, l'huile et le vin qui guérissent!

Être certains que, quelle que soit la multitude de ceux qui recourent à lui, il sera toujours prêt à nous accueillir, nous, à nous entendre, nous, comme si nous étions seuls à réclamer son attention et sa bienfaisance bénie!

Être certains que nous ne courrons jamais le péril de nous présenter à lui dans un moment fâcheux et de l'importuner, qu'il nous attend

toujours, qu'il désire notre démarche, que notre lenteur à venir à lui l'attriste, qu'il a toute la pleine possession de lui, toute la dépendance d'esprit et de cœur voulue pour nous offrir le plus tendre accueil!

Être certains de ces choses absolument merveilleuses, au nom de notre foi évangélique, au nom de l'expérience que nous avons eu l'occasion de faire et de renouveler souvent! en être certains, messieurs, et ne les pas prendre à la lettre, ne pas les ériger en habitude soutenue de nos vies!... Comment appeler cette contradiction? Comment qualifier cette inintelligence et cette ingratitude? *Manete in dilectione mea.*

III

Une créature ne peut pas dire à une autre créature : « Établissez-vous dans mon amitié; » pourquoi enfin?... Parce qu'elle n'est jamais assurée d'être fidèle.

Oh! la douloureuse multiplicité des dangers d'inconstance, que notre fidélité la plus sincère peut courir! Oh! l'incessante conspiration de tout ce qui est en nous et hors de nous, contre nos sentiments les meilleurs! Nos dispositions sont excellentes aujourd'hui, elles peuvent faire place à l'indifférence, à la froideur, à l'oubli demain.

Que faudra-t-il ?... L'interruption de nos rencontres et de nos relations accoutumées, une absence qui dure, une séparation qui se prolonge. Au premier temps de l'éloignement, il nous semblait que, loin d'y perdre, notre attachement stimulé et aiguïté par la privation ne ferait que s'affermir. Il en va quelquefois de la sorte, mais que de fois il en va tout autrement ! La préoccupation des souffrances ou des intérêts de l'ami, n'étant plus provoquée et tenue en haleine par les confidences journalières, fléchit peu à peu. D'autres préoccupations immédiates et locales la remplacent. Nous recevons de temps à autre, même régulièrement, un courrier qui, pendant quelques instants, nous donne l'illusion des visites et des causeries du passé. Nous y répondons, nous nous empressons d'y répondre. Ce n'est plus la même chose. De part et d'autre, la correspondance ne tarde pas à se détendre. L'absent, qui le constate et qui se rend compte du déclin de nos sentiments à son égard, se tient pour averti et ne nous parle plus avec le même abandon, jusqu'à ce que vienne le silence.

Que faudra-t-il ? Une misérable question d'amour-propre, une discussion un peu vive devant un groupe de confrères, devant une galerie quelconque où nous n'aurons pas eu le beau rôle et d'où nous serons sortis humiliés. L'humiliation se double aisément d'amertume ; l'amertume même passagère est fatale aux choses du cœur... Une question d'intérêt plus misérable encore.

Dans les familles et entre amis, que de ravages désolants le lucre, sous tous ses aspects et tous ses noms, exerce chaque jour ! On croit d'abord n'échanger que les explications les plus légitimes. Aux explications mesurées et convenables succèdent les propos acerbes, les insinuations blessantes, les menaces inattendues. Des deux côtés l'attitude change et s'envenime. La rupture n'est pas loin, avant peu elle sera consommée.

Par ailleurs, surtout dans les temps troublés où nous sommes, les divergences d'opinions politiques, religieuses, sociales, même scientifiques, même littéraires... C'est à chaque instant que l'opposition des idées, des tendances et des goûts se révèle, que le conflit éclate. Fût-on lié par une vieille amitié, lorsque ces sortes d'escarmouches se répètent, il devient difficile de n'en pas subir l'influence fâcheuse. Les rencontres et les conversations dégénéralent presque toujours en pugilat de pensées et de paroles, on y prend moins d'attrait. On finit par tomber d'accord tacitement que, dans ces conditions, le meilleur est de rester chacun chez soi.

Que dire des circonstances, — et combien ne sont-elles pas fréquentes ? — où nous avons à nous plaindre de la part de nos amis, comme eux aussi ont à se plaindre de notre part, d'indélicatesses de procédés, de révélations indiscretes, de jalousies flagrantes, de reproches imérités, d'accusations soi-disant confidentielles

et qui ont fait leur chemin ou le feront! Tout autant d'occasions de récriminations tempérées une première fois, plus accentuées une seconde, dont le terme presque inévitable sera la froideur, et qui sait? peut-être bientôt l'antagonisme et l'hostilité.

Ce n'est pas tout. Souvent, très souvent, sans cause apparente, rien que par l'action lente et ininterrompue d'une lassitude mutuelle dont le fond est l'irréparable caducité des choses humaines, deux amitiés pourtant sincères deviennent lourdes l'une à l'autre, languissent et meurent. Qui de nous, messieurs et vénérés confrères, n'a fait l'expérience de ce que je dis là? Qui de nous ne tient en réserve dans sa vie, comme des tombes au champ du repos, des affections mortes et ensevelies dont il lui serait difficile de savoir pourquoi elles sont mortes, et pourquoi il a fallu les couvrir d'un linceul?

O Christ! je n'accuse pas, je ne murmure pas; mais du sein de toutes les insuffisances ou plutôt de toutes les impossibilités d'attachement fidèle que je constate parmi les créatures, je me tourne vers vous, qui êtes la fidélité même, noble, libérale, infatigable, obstinée, et, si j'osais m'exprimer ainsi, chevaleresque et invincible. Nulle infirmité de vous à nous, nulle lassitude du genre de celles qui altèrent les amitiés humaines, n'est à craindre. Vous vous tenez au-dessus de nos petites affligeantes. Rien ne peut vous éloigner de nous, sinon le péché. Quand

vous ne nous êtes plus présent au centre de l'âme, c'est que nous vous avons chassé nous-mêmes, c'est que nous vous avons contraint de sortir de l'asile où vous aimiez de faire votre demeure, et que, par notre faute, nous vous avons rendu inhabitable.

Avez-vous, pour cela, cessé d'être fidèle à votre attachement envers nous? Non, certes. *Longanimis et multum misericors*¹. Vous vous êtes retiré de nous, pécheurs; il le fallait bien, puisque les premiers nous nous étions retirés de vous par notre péché. Mais vous êtes demeuré le plus près possible, au seuil de notre conscience et de notre être, guettant, pour ainsi dire, l'occasion favorable d'y rentrer, le moment où nous vous appellerions de nouveau, sous l'inspiration de votre grâce et dans la sincérité de notre repentir.

*Sto ad ostium et pulso*². Cette gracieuse, cette touchante image, c'est à la lettre votre histoire, ô fidèle ami parmi les plus fidèles, ô le seul qui poussiez à ce point la fidélité! Vous ne vous éloignez, lorsqu'il le faut, qu'à regret, et sans nulle préoccupation de votre dignité méconnue et blessée, vous restez aux approches et aux écoutes, prêt à revenir sur un signe.

Si l'un de mes amis, quel qu'il soit, s'était conduit à mon égard comme je me suis trop souvent conduit envers vous; si, à la multitude

¹ Psalm. cii. — ² Apocal. iii, 20.

presque infinie de ses manquements de détail, de ses négligences partielles, de ses indécidatesses plus ou moins accentuées de chaque jour, il avait joint la rébellion et la félonie jusqu'à la rupture, j'aurais cru de mon droit et de mon honneur d'en finir. Repoussé par lui, je l'aurais repoussé à mon tour. Vous, ô Christ, non ; vous ne pouvez et ne voulez rien briser. Vous avez besoin d'attendre ; vous attendez. *Sto ad ostium et pulso.*

Messieurs et vénérés confrères, tandis que je tiens ce langage et que l'émotion me gagne à le tenir, est-il parmi vous quelqu'un qui puisse et doive s'en faire aujourd'hui même, en cette fin de la retraite, une pleine application ? Qu'il me permette de l'adjurer d'entendre l'appel de celui que je représente et au nom de qui je parle. *Hodie, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*¹. Qu'il se rende à l'invitation de l'ami fidèle désireux de reprendre possession de sa vie. Vaincu par cette merveilleuse obstination d'attachement, qu'il lui soit fidèle lui aussi désormais, et à jamais !

Car enfin, et c'est par où je termine, il ne faudrait pas nous faire illusion, messieurs. Nous ne pouvons pas entreprendre de jouer, en quelque sorte, avec cette générosité magnifique de notre Maître et de notre ami divin. Nous le chassons de nos vies par le péché ; il ne s'éloigne pas

¹ Psalm. xciv, 8.

outre mesure, il se tient prêt à revenir sur un appel de notre âme touchée et repentante. Cela est vrai. Cela est de nature à nous arracher des larmes de reconnaissance et d'amour. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il a dit : *Quæretis me, et non invenietis*¹. *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini*². Menace absolument terrible. Il peut donc se faire pour chacun de nous qu'un moment vienne où, après avoir multiplié ses avancées, prolongé sa patience et sa longanimité, Jésus-Christ se retire tout à fait. Accueillons et retenons de son langage tout ce qui peut nous inspirer la confiance ; rien de mieux. Mais ne négligeons pas d'entendre et de comprendre ce qui peut aussi nous inspirer un salutaire effroi.

Il n'y a qu'une conclusion pratique, messieurs, vénérés et chers confrères. Au nom de toutes les considérations sur lesquelles nous venons de méditer, à la communion sacramentelle qui va suivre, établissons-nous, du plus intime de notre âme, et de notre volonté affermie ou reconquise, dans l'amitié de Notre-Seigneur : *Manete in dilectione mea*. C'est là le grand secret de bien vivre et de bien mourir.

Amen.

¹ Joan. vii, 34. — ² Joan. viii, 21.